

BOMBAY ! BOMBAY ! -

Note d'intention

Les trains affluent sans interruption à la gare Victoria de Bombay. Parmi la foule qui se répand sur les quais se trouvent des ouvriers, des employés de bureau, des mendiants, des livreurs chargés de légumes, de ballots d'étoffes, de réchauds à gaz, etc. Tous connaissent leur chemin. Une petite minorité, peut-être mille par jour, sont abasourdis par ce foisonnement humain. Ils font partie des nouveaux venus qui quotidiennement se fondent aux 18 millions d'âmes que compte la ville.

Beaucoup viennent du Bihâr et de l'Uttar Pradesh, deux états agricoles du nord du pays rendus invivables par une situation économique désastreuse.

Bombay, l'eldorado obligé

Au « village », c'est-à-dire dans la localité où ils sont nés, la nourriture est meilleure, les gens sont plus sympathiques et plus droits, la campagne est belle, on a une bonne maison, le travail est moins dur, etc. Cet éden campagnard est en tout point supérieur à Bombay : la nourriture est chère, on y travaille comme des forçats, on dort où l'on peut, les tensions communautaires suscitent régulièrement des émeutes – avec mort d'hommes. Rares sont ceux qui aiment la ville.

L'Uttar Pradesh et le Bihâr d'où viennent 30% des migrants sont deux états agricoles étouffés politiquement par une mafia puissante et une classe politique qui se complait dans des crises religieuses qui relèguent au second plan les initiatives de développement. La ferme familiale ne peut nourrir toute la famille, le père, ou le fils aîné partent donc vers Bombay qui offre des salaires doubles ou triples. Navi Jaan, un jeune coiffeur explique : « *Je pense surtout à gagner de l'argent : je travaille, je mange, et après ce qui me reste, je l'envoie chez moi [au village]. Je commence le matin à neuf heures, j'arrête le soir à minuit, et je ne prends jamais de congés. Je dois obligatoirement rester ici à Bombay pour gagner de l'argent, parce que si j'envoie 2000 roupies par mois (37 euros) ils ont à manger. Donc je m'occupe de mon travail, je n'ai pas le temps de me faire des amis et il n'y a personne pour m'inviter* ». Navi Jaan habite depuis 8 ans à Bombay. Les horaires de travail ne laissent pas de temps libre. L'esprit est exclusivement tourné vers la nécessité du gain.

Le départ est pour certains précipité par une tragédie familiale, un père malade ou décédé et une famille qu'il faut

nourrir. Mais pour la plupart, la situation économique est intenable depuis longtemps. On voit le cousin revenir chaque année pour la mousson avec de l'argent, alors pourquoi ne pas le rejoindre ? Chez les plus jeunes joue certainement l'attrait de la mégapole et l'imaginaire véhiculé par les sagas bollywoodiennes.

La juste fatalité

Malgré son abrogation dans la Constitution de 1950, le système de caste est toujours en vigueur dans les faits. Après l'indépendance, le conservatisme de Gandhi a fort marqué l'ensemble de la société indienne. Dans un article intitulé "Le système des castes", il écrit : « *Un de mes correspondants suggère que nous abolissions les castes pour adopter le système européen des classes, voulant dire sans doute qu'il faut supprimer l'hérédité des castes. Je suis porté à croire que la loi de l'hérédité est une loi éternelle et que toute tentative pour la transformer doit forcément conduire, ainsi qu'il est déjà arrivé, au désordre absolu.* » Dans les états du sud de l'Inde où les gouvernements sont plus sociaux, le système de castes tend à se résorber. Aujourd'hui, les partis politiques intouchables ou de basses castes prennent de plus en plus d'importance, même dans les états du nord.

« C'est la décision de Dieu. » Le fatalisme religieux est présent partout en Inde. Il est plus marqué dans les couches sociales basses. Pour beaucoup d'ouvriers migrants, même s'ils sont conscients des données politiques et économiques qui régissent leur vie, il est plus supportable, et moins dangereux d'invoquer l'Ordre Eternel.

Poids d'une famille absente

Le fatalisme religieux va de pair avec le poids de la tradition familiale où l'on ne discute pas l'ordre du père ou du frère aîné. La famille restée au village demeure omniprésente. En l'absence de pension, le fils a pour devoir de soutenir financièrement ses parents. L'homme mûr doit marier ses filles, ce qui implique le versement de dots conséquentes. La dot compense la belle famille qui accueille la jeune mariée. La majorité des mariages sont arrangés par les parents. La promise doit avant tout venir d'une famille « respectable », de la même caste, voir de la même communauté régionale. Certaines castes sont spécifiques des états du Nord, leurs membres de seconde génération ne peuvent se marier que dans ces états. Le mariage est planifié plusieurs années à l'avance. C'est un évènement majeur.

La venue à Bombay se fait souvent sous la protection d'un oncle, d'un cousin, d'un voisin : « *Je suis venu le premier. Nous sommes peut-être une vingtaine ou une trentaine de personnes maintenant. Tous du même village. Ma femme et mes enfants sont au village. Heureusement, il y reste suffisamment d'hommes pour surveiller ce qu'il s'y passe.* »

La mousson rend la vie à Bombay difficile pour ceux qui n'ont pas un bon logement. Les travaux de la ferme demandent des bras. Juin, juillet, sont donc les mois du retour annuel au village, qui fournit des sujets de conversation inépuisables entre les migrants, et une entrée en matière anodine pour les assistants sociaux.

Les tentations de la ville

Le prix du logement à Bombay ne permet pas à la famille de vivre ensemble. Un problème aggravé par l'idée répandue dans certains milieux qu'une femme respectable ne travaille pas et se consacre exclusivement aux tâches ménagères. Le monde presque exclusivement masculin des migrants souffre de frustration affective et sexuelle attisée par la prolifération de petits cinémas pornos de quartier qui font salle comble le dimanche. 100 000 prostituées travaillent à Bombay. Le SIDA atteint des taux de prévalence les plus hauts de l'Inde, second pays le plus touché en chiffres absolus après l'Afrique du Sud.

Fiche technique

« Bombay, Bombay ! » un documentaire radiophonique de Vincent Detours et Dominique Henry

Avec les voix de Gérard de Sélys et de Béatrice Didier

Prise de son : Vincent Detours

Montage : Luc Plantier

Traduction : Praful Shrivastav et Abirami Iyer

Mixage : Pierre Devalet

Nous tenons à remercier Arif Panjwani

Une coproduction de Need Productions et de la RTBF, « Du côté des Ondes »

Avec le soutien de la Promotion des Lettres, de la SCAM, de la SACD et de la Communauté française de Belgique